

LA FORME DU TÉMOIGNAGE

Notes de la synthèse de Julián Carrón

lors de l'Assemblée internationale des responsables de Communion et Libération

Cervinia (Italie), 29 août 2016

Navarro Arteaga, *Le fils prodigue*, Chapelle pénitentiaire du Sanctuaire de la Vierge d'El Rocío. Almonte, Espagne.

1. La définition du témoignage

« Les circonstances à travers lesquelles Dieu nous fait passer sont un facteur essentiel, et non secondaire, de notre vocation et de la mission à laquelle Dieu nous appelle. Si le christianisme est l'annonce du fait que le Mystère s'est incarné dans un homme, la circonstance dans laquelle on prend position par rapport à ce fait face au monde entier est importante pour la définition même du témoignage. » (L. Giussani, *L'uomo e il suo destino. In cammino* [L'homme et sa destinée. En chemin], Marietti, Gênes 1999, p. 63).

Chacun de nous peut évaluer si la manière dont nous avons témoigné de notre tentative de vivre et de communiquer le christianisme, dans la circonstance historique dans laquelle nous nous trouvons, a été satisfaisante ou pas. Nous sommes les premiers à pouvoir vérifier la forme de notre témoignage, pour nous-mêmes. Si nous n'effectuons pas cette vérification, même si nous répétons plus tard les paroles que nous avons échangées, tout sera abstrait. En effet, si ce dont nous parlons et que nous recevons ne nous saisit pas et ne nous implique pas les premiers, ce sera inutile pour les autres aussi : si cela ne passe pas à travers nous, si cela ne s'incarne pas en nous et ne nous pénètre pas jusqu'à la moelle, que communiquons-nous ? Des mots, des mots, toujours des mots. La seule possibilité de conclure tout ce que nous avons dit est donc l'expérience présente.

Alors, qu'avons-nous vu ? Quelle expérience avons-nous faite grâce à ce que nous avons vu et vécu ? Et, en second lieu, sommes-nous disposés à suivre et soutenir ce que nous avons vu se produire en nous ces jours-ci ? Si nous avons eu un tant soit peu de tendresse envers nous-mêmes, d'amour de nous-mêmes, de notre vie, de notre accomplissement, pour Le reconnaître, Il est arrivé en nous et autour de nous, et c'est en tant qu'Il est à l'œuvre que nous Lui obéissons. Si rien ne s'est passé, il vaut mieux partir, fermer la porte et jeter la clé à la poubelle.

Don Giussani poursuivait : « La manière dont cette attitude [la forme du témoignage] se constitue en nous montre si, et à quel point, nous vivons l'appartenance, qui est la racine profonde de toute expression culturelle. En effet, une expression culturelle naît d'une appartenance ; elle surgit de ce à quoi l'on appartient. Nous n'en avons pas forcément explicitement conscience sur le plan théorique, nous pouvons ne pas en avoir une conscience adaptée, mais, de fait, c'est ce à quoi nous appartenons qui décide de notre expression culturelle » (*Ibid.*). C'est ce à quoi nous appartenons, ce à quoi nous participons, qui définit notre appartenance culturelle. En conséquence, si nous n'avons pas fait l'expérience d'appartenir à l'événement qui nous est arrivé, notre expression culturelle sera nécessairement

déterminée par autre chose, par une autre appartenance. C'est donc notre manière de vivre la réalité qui révèle ce à quoi nous appartenons.

Nous avons répété bien souvent cette phrase, mais il semble que nous ne cessons jamais d'en pénétrer la profondeur, d'en comprendre le sens, car les circonstances nous provoquent sans relâche : elles se révèlent chaque jour plus décisives et exigent une initiative de notre part, pour comprendre toujours plus ce qu'est la foi, ce que signifie vivre la foi ; elles nous demandent l'expérience que nous faisons de la foi dans cette circonstance historique, par rapport à laquelle se définit le témoignage, la forme du témoignage. En effet, nous ne pouvons pas vivre notre foi en dehors de l'histoire ; nous ne pouvons pas imaginer de témoignage qui soit anhistorique. Nous ne vivons pas dans les nuages, nous vivons dans les circonstances, face aux défis, dans un moment concret du temps : la forme du témoignage peut donc varier, parce qu'elle se détermine en fonction des circonstances historiques. Cela ne signifie pas que l'on renonce à l'origine de l'expérience, mais que cette origine s'incarne dans les circonstances historiques, de sorte que l'on peut vérifier si elle résiste à l'évolution du temps, à la pression des changements.

2. Un changement d'époque

Nous avons défini la circonstance historique actuelle par l'expression du pape François : « Aujourd'hui nous ne vivons pas une époque de changements, mais un changement d'époque » (*Discours pour la rencontre avec les participants du V^e Congrès de l'Église italienne*, Florence, 10 novembre 2015). Un changement d'époque ! Quelle disponibilité nous faut-il, ainsi qu'à toute l'Église, pour relever le défi que ce changement d'époque constitue pour notre foi ! Nous nous trouvons, avec l'Église toute entière, face à ce défi et nous avons une responsabilité à laquelle nous ne pouvons pas nous soustraire. Mais pour ne pas se soustraire, il faut se laisser provoquer, appeler par les circonstances dans lesquelles on se trouve, pour trouver la forme la plus adaptée pour témoigner de la foi dans le moment historique actuel. Voilà pourquoi nous nous demandons depuis des années : que signifie être une présence maintenant ? Que faisons-nous dans le monde ?

Comme l'Église vit dans l'histoire, elle est appelée à lire constamment les « signes du temps » dont parle Benoît XVI dans le texte que nous avons cité aux Exercices de la Fraternité (cf. « *Je t'ai aimé d'un amour éternel, j'ai eu pitié de ton néant* », it.clonline.org/detail.asp?c=1&p=0&id=2201, p. 10-11), pour identifier la forme de témoignage adaptée. Ce n'est pas seulement une urgence du moment, mais une constante dans l'histoire de l'Église et la nôtre, comme en atteste l'ouvrage de Marta Busani sur la naissance de Gioventù Studentesca [Jeunesse étudiante, groupe de lycéens catholiques duquel naîtra Communion et Libération, *ndt*] (*Gioventù Studentesca. Storia di un movimento cattolico dalla ricostruzione alla contestazione* [Histoire d'un mouvement catholique de la reconstruction à la contestation], Studium, Rome 2016). Nous sommes nés au cœur de la tentative, de la part de l'Église ambrosienne, de répondre au désintérêt croissant des jeunes à l'égard de la proposition chrétienne, perçue de plus en plus comme formelle et sans incidence sur la vie. Ainsi, à son arrivée à Milan en 1955, Giovanni Battista Montini exprime son désir de trouver un « christianisme moderne, vivant, à offrir aux générations à venir » (M. Busani, *Gioventù Studentesca...*, op.cit., p. 14). Par son effort pastoral, le nouvel archevêque tentait de répondre au formalisme qui semblait dominer dans la manière de vivre la foi et aux signes déjà visibles

d'éloignement des jeunes, invitant chacun à le soutenir. On peut dire que don Giussani a répondu pleinement à cet appel de son évêque.

Le mouvement est donc une forme, un moyen par lequel don Giussani, avec toute la sensibilité dont il était capable, a tenté de rendre témoignage au Christ dans cette circonstance historique particulière. Le mouvement est la forme, la modalité par laquelle le Christ nous a touchés, fascinés, pris ; c'est la manière par laquelle le christianisme est devenu intéressant pour nous, la façon dont le Christ est devenu une présence réelle dans notre vie. Nous l'avons découvert dans notre expérience, par Sa capacité à nous attirer, à nous fasciner et à changer notre vie, dans l'appartenance.

Mais cette dynamique ne s'interrompt jamais, car les circonstances changent constamment. C'est pourquoi l'Église a toujours besoin de scruter les signes des temps pour chercher la forme de témoignage adaptée. Quels sont les signes de ce changement d'époque ? Nous pouvons les relever en nous référant à des personnes qui ne font pas partie de l'Église, mais qui ont la simplicité de regard nécessaire pour saisir ce qui se passe (incertitude et peur) et en identifier la racine. Le célèbre sociologue Zygmunt Bauman a déclaré récemment : « Les racines de l'incertitude sont très profondes. Elles puisent dans notre manière de vivre et sont marquées par l'affaiblissement des liens [...], la dislocation des communautés, le remplacement de la solidarité humaine par la compétition. » Il ajoutait que ce manque de liens naît de la peur : « La peur générée par cette situation d'incertitude [...] se diffuse dans tous les aspects de nos vies » (« Alle radici dell'insicurezza » [Aux sources de l'insécurité], interview réalisée par D. Casati, *Corriere della Sera*, 26 juillet 2016, p. 7).

C'est en substance le même diagnostic que celui formulé par don Giussani il y a plus de vingt ans, de manière encore plus radicale. Ce qui « caractérise l'homme d'aujourd'hui [est] le doute sur l'existence, la peur d'exister, la fragilité de la vie, l'inconsistance de soi, la terreur de l'impossible, l'horreur de la disproportion entre soi et l'idéal ». Il poursuivait : « Tel est le fond du problème, et c'est de là qu'il faut repartir pour acquérir une nouvelle culture, pour une position critique nouvelle ». Ce besoin de l'homme d'aujourd'hui – et donc de chacun de nous – est en effet le point de départ et le terme auxquels toute tentative de réponse est appelée à se mesurer. Toute tentative évalue sa pertinence en fonction de cette situation humaine, de cet « aujourd'hui » de l'homme. Si elle ne répond pas à ce besoin, elle n'intéressera pas l'homme, elle ne nous intéressera pas. « Le monde d'aujourd'hui est revenu au niveau de la pauvreté évangélique ; au temps de Jésus, la question était de savoir comment faire pour vivre, et non de savoir qui avait raison » (« Coresponsabilità », *Litterae Communionis-CL*, n°11/1191).

3. Tentatives de réponse

Face à cette situation, point de départ incontournable, naissent inévitablement différentes tentatives de réponse et différentes cultures, qui indiquent des attitudes de fond. Je suis bien conscient qu'il existe dans la vie personnelle et sociale bien d'autres dimensions qui la rendent vraiment complexe. Mais je veux m'arrêter sur deux attitudes qui me semblent dominer aujourd'hui.

a) Murs

La première peut se résumer en un mot : *murs*. Cette attitude de fond propose de créer des murs pour défendre d'une certaine manière ce qui reste encore, et donc pour tenter de se protéger. Le pape François nous l'a souvent rappelé. En soulignant cette position, je n'entends pas, bien entendu, sous-évaluer ou exclure les mesures de sécurité et les lois nécessaires pour prévenir toute forme de violence et se défendre correctement contre d'éventuelles agressions. Mais suffisent-elles ? Suffisent-elles notamment face à la profondeur du problème que nous affrontons actuellement ? Avec son acuité habituelle, Bauman nous interpelle : « Une fois que de nouveaux murs auront été construits et que davantage de forces armées auront été déployées dans les aéroports et les espaces publics, une fois que l'on aura refusé l'asile à ceux qui le demandent en fuyant des guerres et des destructions et que l'on rapatriera davantage de migrants, il apparaîtra clairement que cela n'a pas d'impact pour résoudre les causes réelles de l'incertitude » (« *Alle radici dell'insicurezza* », op.cit.). Le Pape l'a souligné aussi il y a quelques mois : « J'ai toujours dit qu'ériger des murs n'est pas une solution : nous en avons vu tomber un, au siècle dernier. Cela ne résout rien. » (*Conférence de presse dans le vol de retour de Lesbos*, Grèce, 16 avril 2016). De la même manière, les oppositions idéologiques, qui sont une manière différente de construire des murs, n'auront pas d'impact pour résoudre les causes réelles de l'incertitude, car le problème n'est pas de savoir « qui a raison », mais « comment faire pour vivre » dans cette situation. L'incertitude et la peur ne se dépassent pas avec des murs ; comme le dit Benoît XVI, elles ont des racines si profondes en nous qu'on ne peut les surmonter simplement de l'extérieur : « L'homme ne peut jamais être racheté simplement de l'extérieur. » (Lettre encyclique *Spe salvi*, 25).

Lorsque nous avons construit des murs, l'incertitude s'est-elle atténuée, a-t-elle été vaincue, a-t-elle été surmontée ? Pensons à certains murs réels construits ici et là dans le monde : la vie est-elle devenue plus sûre ? Voyons lorsque nous nous enfermons dans notre jardin pour défendre les espaces qui nous restent encore : l'incertitude est-elle vaincue ? Seulement en apparence, car le virus persiste même dans les forteresses. Le problème, en effet, n'est pas avant tout constitué par les risques qui peuvent venir de l'extérieur, mais par la peur de vivre, l'incertitude existentielle, le doute sur l'existence que nous portons en nous. Ainsi, même si nous construisons des murs, continue Bauman, « les démons qui nous poursuivent [...] ne s'évaporeront pas, ils ne disparaîtront pas. Nous pourrions alors nous réveiller et développer des anticorps » (« *Alle radici dell'insicurezza* », op.cit.) adaptés, si nous en sommes capables. C'est un problème de temps, pas de discussions. Nous y viendrons tôt ou tard.

b) Dialogue

À la tentative d'ériger des murs, on peut opposer une autre attitude, contenue dans un autre mot : *dialogue*. Tant d'hommes d'aujourd'hui, comme nous l'avons vu à plusieurs reprises cette année, sont sincèrement à la recherche d'une réponse appropriée à leurs besoins et à ceux des autres, après tant de défaites idéologiques ; nous les rencontrons donc comme des compagnons de route. Nous l'avons vu chez les interlocuteurs que nous avons rencontrés en présentant *La beauté désarmée* (J. Carrón, *La bellezza disarmata*, Rizzoli, Milan 2015 ; à paraître en français au printemps 2017). L'histoire récente nous a tous rendus moins présomptueux et plus disponibles au dialogue, y compris vis-à-vis de personnes en apparence très éloignées, mais avec qui nous partageons les mêmes interrogations. Tout en provenant

d'histoires ou de parcours absolument différents, à des milliers de kilomètres de distance, c'est comme si, paradoxalement, la situation actuelle nous rendait tous compagnons de route, plus disposés à nous écouter. Nous ne sommes pas étrangers au défi de trouver des réponses satisfaisantes, et il faut vérifier si nous sommes disposés à prendre en considération ce que les autres nous offrent dans le dialogue et si ce que nous pouvons partager de notre expérience est valable pour eux aussi. Aussi le cardinal Tauran a-t-il raison lorsque, dans une situation qui inciterait justement à penser à des formes de réponse différentes, plus rigides, il ne se lasse pas d'insister sur le caractère inévitable d'un dialogue désarmé : « La réponse est le dialogue, la rencontre, toujours et quoi qu'il arrive, [...] la seule voie parcourable est celle du dialogue désarmé. En somme, à mon avis, dialoguer signifie aller désarmés à la rencontre de l'autre, avec une conception non agressive de sa propre vérité, sans être désorientés pour autant ». N'y a-t-il pas d'autre voie, lui demande son interlocuteur ? « Absolument pas. Nous sommes condamnés au dialogue » (« Un altro passo verso l'abisso ma il sangue si può fermare con il coraggio del dialogo » [Un autre pas vers le gouffre, mais on peut arrêter le sang qui coule par le courage du dialogue], interview réalisée par P. Rodari, *La Repubblica*, 27 juillet 2016, p. 8).

4. « Le dialogue est une vie »

Le terme « dialogue » occupe de manière significative une place centrale dans l'origine de l'expérience de Gioventù Studentesca (GS, Jeunesse étudiante) proposée par don Giussani. Lorsque, en 1959, il décrit le « raggio » (rencontre hebdomadaire), ce premier geste qui marquait la participation à GS, dans l'ouvrage *Gioventù Studentesca. Riflessioni sopra un'esperienza* [Jeunesse Étudiante. Réflexions sur une expérience], don Giussani affirme que « faire le *raggio* signifie dialoguer ». « Le dialogue est le fait de communiquer sa vie personnelle à d'autres vies personnelles : le dialogue consiste à partager l'existence des autres dans sa propre existence. » C'était le premier geste que proposait don Giussani aux jeunes lycéens qu'il rencontrait. Pour éclairer la nature du « dialogue » qu'il proposait, il la comparait à une autre conception commune que ce terme revêtait dans le débat de l'époque autour de l'école, celle de « dialectique ». « Il est évident que ce dialogue est bien éloigné de la conception rationaliste, qui le voit comme une dialectique, comme un affrontement plus ou moins lucide d'idées et de mesures de l'esprit. Notre dialogue est la communication mutuelle de soi à travers les signes que sont les paroles, les gestes, l'attitude : ce n'est pas sur les idées que l'on met l'accent, mais sur la personne en tant que telle, sur la liberté. Notre dialogue est une vie, dont les idées sont une expression » (L. Giussani, *Il cammino al vero è un'esperienza* [Le chemin vers le vrai est une expérience], Rizzoli, Milan 2006, p. 58-59).

Quelques années plus tard, en 1964, dans le texte *Appunti di metodo cristiano* [Notes de méthode chrétienne], don Giussani utilisait la catégorie du « dialogue » pour définir la mission, la présence des jeunes lycéens dans leur environnement. « L'instrument de la vie partagée avec toute la réalité humaine faite de Dieu est le dialogue. Le dialogue est donc l'instrument de la mission. » Nous pouvons affirmer que « l'histoire de l'Église est l'histoire de la construction de l'unité, faite d'une capacité de valoriser le positif, de dialogue. Il suffit de penser à la rencontre entre le christianisme et les différentes civilisations. » Comment le dialogue est-il décrit par don Giussani ? « Le dialogue est la proposition faite à l'autre de ce que je vis, et une attention pour ce que vit l'autre, par estime de son humanité et par amour

pour l'autre qui n'implique en rien un doute sur moi-même. » « L'«autre» est essentiel pour que mon existence se développe, pour que ce que je suis soit dynamisme et vie. Le dialogue est ce rapport avec l'«autre», quel qu'il soit et tel qu'il est » (*ibidem*, p. 187, 193-194).

Dialogue ou dialectique. Il est impressionnant de relire tout cela à la lumière de ce que nous disions au départ : « La manière dont cette attitude se forme en nous montre si, et à quel point, nous vivons l'appartenance, qui est la racine profonde de toute expression culturelle. En effet, une expression culturelle naît d'une appartenance » (L. Giussani, *L'uomo e il suo destino*, op.cit., p. 63). Toute expression culturelle naît d'une appartenance. L'affrontement, la dialectique, l'opposition puisent leur origine dans une conception « idéologique », quelle qu'en soit la matrice. Le dialogue, lui, exprime de manière constitutive l'expérience chrétienne, vécue dans sa vérité : puisque le christianisme est une grâce, un don gratuitement reçu à travers une rencontre, que pouvons-nous faire d'autre que partager ce qui nous a été donné dans la rencontre et le dialogue inlassable avec les autres ? Il n'y a pas d'autre manière de les faire participer à la vérité que nous avons reçue que de la partager à travers la vie, à travers le témoignage. Mais nous pouvons trouver cette attitude de la même manière chez ceux qui, après avoir découvert quelque chose de décisif pour leur vie, veulent le partager avec d'autres.

Chacune de nos expressions culturelles est donc un test pour notre appartenance. Nous le voyons aussi à notre époque : on se sent parfois plus proche de personnes qui ont été très éloignées pendant des années que de personnes de notre famille. La vie ne fait pas de cadeaux.

C'est ce qui s'est passé à la moitié des années soixante, l'époque à laquelle don Giussani fait remonter le début de la crise de GS, qui culminera en soixante-huit : « Ceux qui devaient quitter GS mettaient l'accent sur une conception selon laquelle le christianisme était en pratique compris comme une forme d'engagement moral et social. Ce faisant, ceux-ci perdaient de vue la nature spécifique du fait chrétien, et finissaient donc inévitablement par mettre tous leurs espoirs dans l'action et dans l'organisation de la société, et non dans le geste gratuit avec lequel Dieu a choisi d'entrer dans l'histoire. Si, à mon avis, ces personnes n'étaient pas conscientes d'une telle position, ni n'en avaient fait une analyse critique, en pratique celle-ci inspirait leur vie quotidienne. Ainsi s'ouvrit un conflit, que l'on peut résumer à grands traits : pour moi et pour d'autres, le salut de l'homme et du monde réside dans le Christ et l'Église, dont l'unité des croyants (entre eux et avec l'autorité) est expression suprême et signe dans l'histoire. [...] Pour l'autre groupe, en revanche, l'accent devait être mis sur l'engagement pratique et organisationnel, sur une approche des problèmes sociaux faite essentiellement en fonction d'exigences morales : tout espoir, pour l'homme, reposait dans sa capacité à entreprendre, à agir, et au fond les seules valeurs reconnues se ramenaient à cette capacité. La crise qui nous frappa si durement était donc déjà en acte à la fin de l'année 1965 » (L. Giussani, *Le mouvement Communion et Libération. Entretiens avec Robi Ronza*, Fayard, Paris 1988, p. 58-59).

Notre histoire est si riche en vies et en expériences qu'elle nous fournit tous les éléments pour voir à quel point ce que dit don Giussani est vrai, non seulement parce qu'il le dit, mais parce que l'évolution des choses le montre. En effet, si l'appartenance change à un moment donné, parce que l'on fait une expérience de vie différente, l'expression culturelle changera aussi.

Chacun de nous, donc, dans sa manière de prendre position par une certaine expression culturelle, exprime de fait son appartenance.

5. L'origine de l'expression culturelle

Quelle est donc l'origine de notre manière de prendre position dans la réalité ? C'est en identifiant l'origine de notre expression culturelle, l'origine de nos tentatives de réponse, que nous pouvons voir clairement le chemin et nous laisser reprendre quand nous nous perdons. Quelle est l'origine des murs, de la dialectique, de l'opposition ? Et quelle est l'origine du dialogue comme partage, comme communication de soi et non comme simple affrontement d'idées ?

a) Incertitude existentielle

Ici encore, comme toujours, l'histoire nous vient en aide. Cela m'a beaucoup éclairé (je vous en ai déjà parlé à d'autres occasions) de voir comment s'est développée la tentative de réponse à la crise de soixante-huit. Ceux qui étaient restés dans le mouvement ont essayé de relever les défis lancés par soixante-huit, comme nous le faisons maintenant face aux circonstances actuelles. Face à un défi, on cherche inévitablement à répondre, d'autant plus que l'on veut vérifier si la foi a à voir avec tout. En se référant à nos différentes tentatives du début des années soixante-dix, don Giussani s'adresse en août 1982 aux responsables des étudiants ; reprenant l'observation de l'un d'entre eux, il recherche l'origine de cette expression culturelle et l'identifie dans une incertitude existentielle. C'est « une incertitude existentielle, autrement dit une peur profonde [...], qui fait chercher un appui dans des expressions personnelles. Cette observation [...] est d'une importance capitale. Celui qui est plein d'incertitude ou qui a une peur et une angoisse existentielle de fond, dominante, cherche la certitude dans ce qu'il fait : culture et organisation [...]. C'est une incertitude existentielle, une peur de fond, qui font voir dans ce que l'on fait sur le plan de la culture et de l'organisation un point d'appui, la raison de sa propre consistance » (L. Giussani, *Uomini senza patria* [Hommes sans patrie]. 1982-1983, Bur, Milan 2008, p. 96-97).

Mais le plus terrible pour moi est ce qu'il observe tout de suite après : « De la sorte, toute l'activité culturelle et organisationnelle ne devient pas l'expression d'une physionomie nouvelle, d'un homme nouveau ». La raison en est évidente : elles sont les signes de notre incertitude existentielle. En effet, il poursuit : « Si elles étaient l'expression d'un homme nouveau, elles pourraient très bien ne pas exister si les circonstances ne le permettent pas, mais l'homme resterait debout. Pourtant, beaucoup de nos membres ici présents ne resteraient pas debout sans ces actions, ils ne sauraient pas pourquoi ils sont là ni à quoi ils adhèrent : cela ne dure pas, n'a pas de consistance, car la consistance de ma personne est la présence d'un Autre » (*ibidem*, p. 97). C'est pourquoi, au début de la contestation étudiante, en novembre 1967, alors que des étudiants du mouvement avaient participé à l'une des premières manifestations dans l'Université Catholique de Milan, il affirmait : l'effort pour répondre « a été très généreux, mais était-il vrai ? » (A. Savorana, *Vita di don Giussani* [Vie de don Giussani], Bur, Milan 2014, p. 391). Nous emporterons ce jugement jusque dans la tombe ! « Généreux » ne signifie pas « vrai ». Notre élan idéal et notre désir d'exprimer notre foi pour répondre aux défis de l'existence ne nous libèrent pas automatiquement du risque que notre

attitude repose sur une incertitude existentielle ; en effet, ce risque est toujours présent et peut susciter une manière de prendre position dans la réalité – autrement dit une culture – non appropriée pour répondre à la situation de l'homme. Dans ces circonstances, comme le dit don Giussani en 1972, on n'est pas parvenu à « culturaliser [notre] discours, à porter notre expérience chrétienne jusqu'au point où elle devient jugement systématique et critique, et où elle suggère donc une forme d'action » (« La longue marche de la maturité », *Traces*, mars 2008, p. 12). En cette occasion, nous n'avons pas été capables d'accorder une valeur culturelle à notre position, et nous n'avons pas toujours su exprimer une position culturelle à la hauteur de l'expérience que nous avons rencontrée.

b) Certitude

Quel est le contraire de cette incertitude existentielle ? La certitude. D'où naît la capacité de dialogue, de rencontrer l'autre, de partager notre existence avec celle de l'autre ? D'une certitude. Je m'étonne toujours lorsque je pense à don Giussani : d'où lui venait ce regard sur la réalité ? Que vivait-il pour pouvoir se rendre compte du fondement équivoque qui s'était introduit dans la tentative de répondre aux provocations de soixante-huit ? Voilà la grâce que Dieu nous a donnée : un homme qui, à un moment donné, nous a fait découvrir l'origine de notre tentative, en démasquant l'équivoque qui l'habitait. C'est pour cela que nous avons toujours pu repartir de nos cendres. Alors, le fait que don Giussani nous ait inlassablement corrigés et repris est-il une disgrâce, ou la preuve de la miséricorde du Christ, le témoignage du Christ qui se produit sous nos yeux pour ne pas nous laisser tomber dans le néant ? Quelle certitude don Giussani devait-il avoir pour ne pas succomber à l'incertitude existentielle ! Tout le monde, en effet, avait la foi : en 1982, il ne parlait pas de ceux qui avaient quitté le mouvement, mais de ceux qui y étaient restés et en faisaient partie. Mais il ne se lassait pas de nous mettre en garde contre le risque d'agir sous le coup d'une incertitude existentielle, pour qu'en nous aussi, comme en lui, la position culturelle et l'action naissent de la certitude suscitée par la foi.

Giussani nous disait ainsi qu'il y a une manière de concevoir et de vivre la foi qui ne peut pas surmonter l'incertitude existentielle. Elle a pour conséquence une manière d'être dans la réalité qui peut être généreuse : mais est-elle vraie ? Voici ce qu'il répond lors d'un Conseil National en 1981, tout de suite après le *referendum* italien sur l'avortement, à ceux qui ressentaient à juste titre la préoccupation que la foi revête une dignité culturelle. « Je vous demande si le problème d'une foi qui devienne culture, capacité de culture, ne réside pas bien plus dans la certitude de la foi que dans l'habileté du passage à la culture » (Fraternité de Communion et Libération, *Documentation audiovisuelle*, Conseil national de CL, Milan, 30-31 mai 1981). C'est impressionnant, parce que presque dix ans se sont écoulés (de 1972 à 1981) entre les deux affirmations sur le risque d'absence de position culturelle originale, mais don Giussani ne change pas de cap ni de jugement. Celui-ci est tellement enraciné en lui comme conviction qu'il le répète dix ans plus tard, lorsque les parties en présence avaient changé, mais en déviant à nouveau : le problème de la culture est le problème de la foi. C'est le témoignage de la présence durable du Christ dans l'histoire : le Christ nous témoigne dans l'histoire, à travers un homme, la victoire sur le néant, sur l'incertitude et sur la confusion.

Si l'on veut revenir aux débuts du christianisme, l'Évangile propose lui aussi, avec les disciples, un exemple de ce que nous disons. En effet, il n'y a pratiquement pas une page où

l'on ne trouve deux attitudes différentes face à la réalité, celle de Jésus et celle de ceux qui le suivaient : non pas de ceux qui ne le suivaient pas, mais de ceux qui appartenaient – pour ainsi dire – à la même histoire, autrement dit ses proches. Nous le voyons dans leurs réactions lorsqu'ils demandent à Jésus de foudroyer les samaritains ; ou encore chez Pierre, bien qu'il ait vu tout ce qui s'était passé et malgré les années passées avec Jésus, jour après jour, avec toute la richesse infinie des signes : à maintes reprises, nous le voyons réagir non pas à partir de la certitude du rapport avec lui, mais comme en proie à l'incertitude, prisonnier de ses mesures. C'est ainsi qu'il tire l'épée au jardin des oliviers, et Jésus lui dit : « Rentre ton épée, [...]. Crois-tu que je ne puisse pas faire appel à mon Père ? Il mettrait aussitôt à ma disposition plus de douze légions d'anges. » (*Mt* 26, 52-53). D'où Jésus tire-t-il la certitude nécessaire pour ne pas réagir de manière dialectique ? Quelle perception du réel faut-il qu'il ait ! « La coupe que m'a donnée le Père, vais-je refuser de la boire ? » (*Jn* 18, 11). Ce qui fait de Jésus ce qu'il est, c'est son dialogue avec le Père, son lien avec le Père. Sans cela, il aurait cédé lui aussi à l'attitude de Pierre.

L'Évangile nous place donc constamment devant deux manières différentes d'affronter la réalité (nous l'avons cité dans d'autres circonstances) : celle de Jésus, et celle de ceux qui étaient avec lui. Ce sont deux attitudes différentes que, par analogie, nous avons vu incarnées dans les personnages du chef d'œuvre de Victor Hugo, *Les misérables* : Javert et Jean Valjean. Tous deux ont un certain sens de la foi et y font référence ; tous deux veulent être à la hauteur de cette foi, mais deux attitudes différentes naissent en eux. Dans la belle mise en scène de la comédie musicale en version cinématographique, le monologue de Javert après avoir lu la Bible est intéressant : « Là, dans l'obscurité, un évadé en fuite loin de Dieu, loin de la Grâce. Dieu m'en soit témoin, je ne céderai jamais. [...] Seigneur, fais que je le trouve, que je puisse le voir en sécurité derrière les barreaux ! Je n'aurai pas de paix jusque-là ! [c'est-à-dire tant que je n'aurai pas réussi à mettre de l'ordre] Je le jure. J'en fais le serment aux étoiles ! » (*Les Misérables*, mise en scène de Tom Hooper, USA-UK 2012).

C'est une manière de concevoir la mission qui naît de la foi : mettre de l'ordre dans la réalité. L'attitude de Jean Valjean, elle, naît d'une autre expérience de la foi, suscitée par le geste de miséricorde absolument gratuit, bouleversant, de la part de l'Évêque de Digne : c'est celle d'un homme qui, à partir de cette expérience, pense que sa mission est de témoigner de la miséricorde dont il a été l'objet. Nous nous trouvons face à deux situations différentes : l'application implacable de la loi pour mettre de l'ordre selon l'image que l'on se fait du dessein de Dieu ; ou bien une familiarité avec l'expérience humaine, qui rend la situation plus complexe, et qui fait que Jean Valjean se rend compte que la bonne manière d'entrer en relation avec les autres n'est autre que celle dont il a été l'objet, et qu'il s'agit donc uniquement de partager avec les autres ce geste de miséricorde que Dieu a accompli à son égard à travers l'évêque.

6. Le chemin de la certitude

Si l'expression culturelle a comme point d'appui, comme point d'origine, la certitude, la question qui se pose à nous, mes amis, est de connaître le chemin pour atteindre la certitude qui peut nous faire entrer désarmés dans la réalité, face aux circonstances historiques habituelles.

Ici encore, en revenant à l'origine de notre histoire, don Giussani écrit dans un texte de 1955 destiné aux responsables de l'Action Catholique milanaise et intitulé *Réponses chrétiennes aux problèmes des jeunes*, que la mission des chrétiens n'est pas « directement de changer la face du monde en en résolvant les problèmes », mais de « porter le Christ, c'est-à-dire mettre dans le monde la semence de la solution » (*Risposte cristiane ai problemi dei giovani*, publié dans *Realtà e giovinezza. La sfida* [Réalité et jeunesse, le défi], SEI, Turin 1995, p. 144) aux problèmes. Qu'est-ce que cela signifie ? La réponse se trouve dans un texte légèrement antérieur, daté de 1954 : « La réalité du Royaume de Dieu ne peut se mesurer à la quantité de personnes qui remplissent les églises pour certaines fêtes ou dans certaines circonstances, ni aux patronages pleins de jeunes spectateurs pour tel tournoi de football particulièrement intéressant, ni au nombre d'entrées des salles de cinéma paroissiales », mais elle se mesure uniquement à sa capacité à « créer des personnalités chrétiennes authentiques » (L. Giussani – C. Oggioni, *Conquista fondamentali per la vita e la presenza cristiana nel mondo* [Conquêtes fondamentales pour la vie et la présence chrétienne dans le monde], Présidence diocésaine milanaise de la Jeunesse Italienne de l'Action Catholique, Milan 1954, p. 20-21).

Et comment naît une personnalité chrétienne authentique ? Remarquons avant tout que la proposition de don Giussani est fortement centrée sur la personne, sur le moi, sur le « sens chrétien du moi » : il insistera sur ce point des débuts de GS jusqu'à la fin de sa vie. Ainsi, dans le livret déjà cité daté de 1955, *Réponses chrétiennes aux problèmes des jeunes*, don Giussani met en évidence le phénomène du désir, comme dimension constitutive de l'homme, du sujet, de la personne : il définit le moi à l'origine. On note ici une nouveauté dans son approche : le désir, en effet, était considéré avec une certaine prudence, voire avec suspicion, dans bien des milieux catholiques de l'époque et dans les perspectives de réflexion qui en découlaient. L'insistance sur le désir montre combien la proposition de don Giussani est centrée sur le moi, sur la personne, saisie dans sa dimension concrète et originale. Il écrit : « Mais un phénomène en particulier sous-tend l'arc vibrant de la vie humaine, un phénomène en particulier est l'âme commune de tout intérêt humain, un phénomène est le ressort de tout problème : c'est le phénomène du désir. Le désir qui nous pousse vers la solution des problèmes – le désir, qui est l'expression de notre vie d'hommes, incarne en dernière analyse la force d'attraction profonde par laquelle Dieu nous appelle à lui » (L. Giussani, *Risposte cristiane ai problemi dei giovani*, in *Realtà e giovinezza. La sfida*, op.cit., p. 127).

Quelle différence dans la manière de concevoir le désir ! Pour don Giussani, il incarne la force d'attraction profonde par laquelle Dieu nous appelle à lui.

Quelle consolation ce serait, au quotidien, si nous prenions en considération tous les instruments dont nous disposons pour nous rendre compte de ce que nous sommes ! Lisons le psaume 62 : « Dieu, tu es mon Dieu, / je te cherche dès l'aube : / mon âme a soif de toi. » Qu'est-ce que cette soif, si ce n'est le désir ? La soif ! « Après toi languit ma chair, / terre aride, altérée, / sans eau. / Je t'ai contemplé au sanctuaire ». Seul un homme qui possède cette soif peut se rendre compte de la valeur de ce qui lui est arrivé, au point de dire : « Ton amour vaut mieux que la vie » (Psaume 62). La soif et la grâce. Le désir et la présence qui lui répond.

Don Giussani ne s'est jamais éloigné de cette insistance sur la personne au fil des années, nous permettant ainsi de reprendre sans cesse le bon chemin. Un texte de 1998 (le précédent était de 1955, celui-ci est de 1998 !) le confirme. Au cours d'une assemblée de responsables

des étudiants, on lui demande : « Pourquoi un mouvement comme le nôtre insiste-t-il tant sur le moi, et pourquoi ne le fait-il que maintenant ? » Giussani répond : « Tu me fais réagir un peu brusquement quand tu me dis “que maintenant” : les débuts du mouvement ont été dominés par le problème de la personne ! La personne est un individu, la personne est un individu qui dit “moi” [...]. Mais les premières années, pendant la première dizaine d’années, avant que 1968 n’amène une grande agitation en s’intéressant fébrilement non pas tant au moi, mais à son action dans la société, à la conquête du pouvoir [voilà en quoi on s’égare] [...], avant 1968, disais-je, je commençais toujours les exercices spirituels, les retraites, avec une phrase de Jésus [...] : “Mais que vous importe si vous saisissez le monde entier, mais que vous vous perdez vous-mêmes ?”. Ou plutôt, il disait littéralement : “Qu’importe à l’homme s’il saisit le monde entier et se perd lui-même ? Ou que donnera l’homme en échange de lui-même ?” [...] Cela explique pourquoi ce que nous disons, le contenu de notre conversation, est toujours centré sur l’humanité, sur la valeur humaine des choses ; et la valeur humaine ne réside pas dans l’“humanité”, mais dans l’individu, la personne ». Il poursuit : « La phrase de Jésus que je répétais si souvent à l’époque, comme un *refrain* constant, s’est un peu estompée à partir de 68, mais maintenant, nous l’avons reprise, parce que le résultat de la politique ou de la “révolution” a montré les conséquences extrêmes d’un manque de conscience, d’auto-conscience du moi. » Ce qu’il disait en 1998 semble aujourd’hui plus clair : « Dans la période où nous vivons, nous sommes arrivés comme sur un rivage sablonneux, aride, dans un désert humain où le sujet en souffrance est le moi : ce n’est pas la société, mais c’est le moi parce que, pour la société, on tue tous les “moi” possibles et imaginables. Pour nous en revanche, la société naît de l’existence du moi. [...] Quoi qu’il en soit, maintenant, le développement du mouvement, la dynamique du mouvement a atteint un niveau d’où l’on comprend [...] que le seul recours pour freiner l’envahissement du pouvoir réside dans ce sommet du cosmos qu’est le moi, et c’est la liberté [impressionnant !] [...] La seule ressource qu’il nous reste est une reprise puissante du sens chrétien du moi. [...] L’insistance sur la valeur du moi s’est donc développée dès le début, comme les circonstances l’exigeaient, parce que nous avons toujours eu la préoccupation de répondre aux problèmes en partant des circonstances dans lesquelles on vit [...]. L’insistance sur la valeur du moi fut non seulement la raison d’un approfondissement, d’un développement de la religiosité comme catégorie fondamentale du moi, mais également l’origine fascinante du rapport avec tous les niveaux de la connaissance » (L. Giussani, *In cammino* [En chemin]. 1992-1998, Bur, Milan 2014, p. 337-343).

L’insistance sur la valeur du moi est donc un développement de la religiosité, au sens du Mystère. À partir de là, don Giussani nous confie également une mission : « La phrase de Jésus que je vous ai citée est tragique, mais il y a quelque chose de plus tragique encore dans le fait que je ne l’ai entendu prononcer par personne, ou alors que très rarement par d’autres ; or, pour nous dès le début, ce fut le point de référence, le point de départ. Par conséquent, parachevez cette dynamique, développez, vous aussi, la dynamique que nous avons lancée pendant des années, raison principale de notre amitié et de notre compagnie : c’est l’accomplissement du cœur, des exigences du cœur, sans lequel le nihilisme deviendrait la seule conséquence possible » (*ibidem*, p. 344).

Il ne s’agit pas de détails. Soit nous parcourons ce chemin, soit nous finirons dans le nihilisme. Il nous encourageait donc à le parcourir : « Parachevez [et] [...] développez, vous aussi, [toute] la dynamique [...] [de la] raison [...] de notre amitié : c’est l’accomplissement du cœur ». L’accomplissement du cœur est la seule réponse au néant : pas les murs, ni la

dialectique, mais une expérience en nous, dans laquelle nous voyons le nihilisme vaincu, une victoire sur le nihilisme qui repose sur l'expérience que nous faisons. L'accomplissement du cœur permet de vérifier la foi. Ce n'est qu'en vérifiant la foi, en vivant cet accomplissement, ce n'est qu'en partant de cette certitude que pourra surgir une expression culturelle adaptée aux circonstances dans lesquelles nous sommes appelés à vivre, selon toutes les dimensions de la réalité. C'est pourquoi don Giussani nous invite à la personnalisation de la foi dont il parlait au départ, de même que, dès les débuts de l'histoire du mouvement, dominait le terme de « vérification », car c'est de la naissance du sujet qu'il s'agit, à l'époque comme maintenant.

Il est impressionnant de voir où don Giussani place son espérance ! « Plus les temps sont durs, et plus le sujet compte [...]. Ce qui compte, c'est le sujet, mais le sujet [...] est la conscience d'un événement, l'événement du Christ, qui est devenu histoire pour toi à travers une rencontre, si bien que tu l'as reconnu. Il faut collaborer, nous aider les uns les autres à faire surgir des sujets nouveaux, c'est-à-dire des personnes responsables d'un événement qui devient histoire pour elles ; autrement, nous pouvons créer des réseaux organisationnels, mais nous ne construisons rien, nous n'apportons rien de nouveau au monde. Par conséquent, ce qui mesure la croissance du mouvement est l'éducation de la personne à la foi : la reconnaissance d'un événement qui est devenu histoire. Le Christ est devenu histoire pour toi [...], il est en toi » (L. Giussani, *Un evento reale nella vita dell'uomo*. [Un événement réel dans l'histoire de l'homme] 1990-1991, Bur, Milan 2013, p. 39).

7. L'expérience de la vérification de la foi

Si nous voulons atteindre cette certitude qui fait de nous des sujets nouveaux, il n'y a pas d'autre possibilité que de refaire aujourd'hui ce même chemin qui nous a été proposé dès le départ. Il ne s'agit pas de discuter, mais de refaire nous-mêmes l'expérience de la vérification de la foi qui répond à notre désir, à nos exigences humaines. Face à la samaritaine, Jésus s'adresse au désir, à la soif de cette femme, et non aux tentatives maladroites que celle-ci avait faites pour l'étancher : en effet, s'il avait identifié ses erreurs sans répondre à sa soif, cette femme les aurait certainement commises à nouveau. Ce n'est pas une affirmation, mais une expérience, une histoire particulière qui change la mentalité : c'est une expérience personnelle qui, en tant qu'elle accomplit notre désir, nous permet de nous introduire dans la réalité avec une manière différente de regarder et de se traiter. C'est pourquoi, dès le départ, don Giussani parle de l'expérience et s'interroge sur celle-ci. Nous pouvons maintenant mieux comprendre la portée de cette insistance. Dans une lettre au Cardinal Montini en 1962, pour éclairer son insistance sur « l'expérience », il souligne que, dans la conscience des jeunes, « normalement, les “mots” chrétiens » « ne renvoient à rien de concret ». Les étudiants percevaient « la doctrine chrétienne comme abstraite et dépourvue de sens pour leur existence ». L'expérience était donc nécessaire pour qu'ils puissent comprendre et vivre les idées qui expriment la réalité chrétienne sur le plan intellectuel. L'expérience personnelle permettait donc de redécouvrir en profondeur l'enseignement de l'Église (cf. M. Busani, *Gioventù Studentesca...*, op.cit., p. 484, 231). Si nous ne faisons pas non plus ce travail, en nous aussi les mots se videront de leur sens et glisseront entre nos mains.

Voilà pourquoi l'expérience est essentielle : l'expérience de chacun de nous. Mais, comme nous l'a toujours enseigné don Giussani, elle a besoin d'un critère de vérification, identifié

dans le « sens religieux », c'est-à-dire ces interrogations ultimes de la raison, cet ensemble d'exigences et d'évidences élémentaires avec lesquelles l'homme est projeté dans la confrontation avec tout ce qui existe ; c'est ce que Giussani avait mis au premier plan, en relevant et développant le thème inauguré par Montini dans sa lettre pastorale de 1957. Le sens religieux devient ainsi le critère de vérification de la valeur du christianisme et de la tradition que les jeunes de GS avaient reçue.

Le terme de « vérification » est l'un des plus utilisés dans la vie de GS des premières années. La vie même de GS est considérée comme une vérification, une incitation à vérifier l'annonce chrétienne, c'est-à-dire si, et comment, le Christ répond au désir de l'homme. Don Giussani affirme en parlant des débuts de GS : « Presque tout de suite, un problème a surgi : “Et maintenant que nous sommes dix, vingt, trente, que faire ?”, me demandais-je. Au début, nous discutons, comme cela se passait habituellement partout ; mais je ressentais l'urgence que l'élan joyeux et sûr de ce contenu de message se développe. C'est alors qu'est apparue cette attitude programmatique que nous avons appelée *vérification*. Si le Christ est véritablement la réponse à la vie, cela doit se “voir” d'une manière ou d'une autre » (L. Giussani, *Un avvenimento di vita, cioè una storia* [Un événement de vie, c'est-à-dire une histoire], EDIT-Il Sabato, Rome-Milan 1993, p. 341). Dans *Notes de méthode chrétienne*, il écrit encore : « Une rencontre qui ne serait pas un rappel et une proposition à vérifier serait si vide que la mémoire ne la rappellerait même pas comme une rencontre ; ce serait un événement si inutile qu'il n'appartiendrait pas à l'histoire » (*Il cammino al vero...*, op.cit., p. 146-147). Avons-nous quelque chose de plus actuel à dire ? Cette observation nous invite à être constamment attentifs, à prendre au sérieux l'avertissement de don Giussani rapporté par Savorana dans son livre : « On peut devenir très fidèles dans l'utilisation d'une méthode comme formule et la transmettre, l'accepter, sans que cette méthode continue à inspirer un développement : une méthode qui ne développe pas une vie est une méthode sépulcrale, c'est une silicification (pétrification) » (*Vita di don Giussani*, op.cit. p. 254). Nous pouvons éviter le risque de finir, avec les mêmes termes, dans la pétrification de la méthode si nous ne nous contentons pas de répéter les mots – expérience, vérification –, mais que nous faisons vraiment l'expérience et la vérification de ce qui nous est donné, ce qui est différent du fait de répéter des mots.

À quoi voit-on que l'on fait ou pas expérience, à quoi voit-on que l'on effectue ou non une vérification ? Au fait que nous partons de la certitude ou de l'incertitude. Le fait de répéter des mots ne fait pas surmonter l'incertitude. Seule l'expérience et la vérification de la foi permettent de vaincre l'insécurité, l'incertitude. Le problème n'est donc pas de savoir qui dit avoir raison, mais de voir si, devant nous, se présente quelqu'un de sûr ou pas ; cela se reconnaît à sa manière de vivre et d'être dans la réalité. Savez-vous quel est le symptôme ? « La certitude d'être aimé me permet d'embrasser la réalité », a dit l'un d'entre vous. En confirmation, écoutons ces magnifiques paroles de don Giussani lors d'une assemblée de responsables d'étudiants en 1980 : « Le symptôme de la certitude est que l'on éprouve de la sympathie pour tout ce que l'on rencontre. En effet, la sympathie pour ce que l'on rencontre vient exclusivement de la présence en nous de la certitude de notre destinée. Sans certitude, la sympathie n'est pas possible, ou elle n'est que formelle, envers ceux qui répètent nos paroles ou sont d'accord avec nous [nous cherchons ceux qui sont d'accord] [...]. Plus une personne est puissante, comme certitude de conscience, plus son regard embrasse tout, valorise tout ; rien ne lui échappe, même dans sa manière habituelle de marcher dans la rue. Elle voit même la feuille jaune au milieu de la plante verte. » Nous pouvons facilement découvrir et distinguer ceux qui ont cette certitude, ceux qui construisent des murs ou ceux qui embrassent

tout, ceux qui dialectisent ou ceux qui dialoguent, ceux qui discutent constamment de comment les choses devraient être ou ceux qui racontent leur expérience et partagent avec l'autre ce qu'ils vivent, en embrassant tout, en valorisant tout, sans que rien leur échappe, même la feuille jaune au milieu de la plante verte. « Seule la certitude du sens ultime fait percevoir, comme si nous étions un détecteur de métaux, la moindre limaille de vérité dans les poches de chacun [ce détecteur qui repère même ce que l'autre a dans ses poches !]. Il n'est pas nécessaire, pour être ami de l'autre, que celui-ci découvre que ce que tu dis est vrai et qu'il vienne avec toi [il n'est pas nécessaire que ceux que nous avons rencontrés dans les présentations de *La bellezza disarmata* nous suivent]. Ce n'est pas nécessaire, je vais avec lui, pour ce peu de limaille de vrai qu'il possède » (L. Giussani, *Certi di alcune grandi cose*. [Certains de quelques grandes choses] 1979-1981, Bur, Milan 2007, p. 155-156). Et encore une fois, comme nous l'avons rappelé si souvent ces derniers temps : « Le positif est souligné, malgré ses limites, et tout le reste est abandonné à la miséricorde du Père » (L. Giussani - S. Alberto - J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, Parole et Silence, Paris 2011, p. 196).

8. Comment définir la forme du témoignage ?

La découverte de la forme du témoignage ne peut se faire qu'à l'intérieur d'un chemin comme celui que nous avons tracé. Nos dialogues laissent souvent apparaître le risque de réduire le témoignage à une stratégie : nous tentons toujours d'éviter de faire le chemin. Le témoignage n'est pas une stratégie à imaginer, à planifier sur papier, ni un nouveau mot d'ordre à répéter. C'est une manière différente d'être dans la réalité, qui naît de la vérification de la foi : nous nous surprenons différents dans notre manière d'affronter la vie. Investis de la certitude du Christ, avec l'expérience d'une plénitude affective autrement impossible, nous pouvons tout regarder de manière différente, plus vraie, plus libre : nous sommes les premiers à être surpris par le fait que nous regardons la réalité de manière différente. C'est une surprise. Le fruit du christianisme est la surprise du chemin de l'appartenance au Christ. Ce n'est pas seulement une surprise pour les autres, c'est une surprise avant tout pour nous : je trouve en moi des dynamiques qui ne viennent pas de moi, des manières d'agir qui sont différentes d'avant.

Il ne faut donc pas confondre la forme du témoignage avec une stratégie, et il ne faut pas non plus la réduire à un bon exemple, à une cohérence de notre part, comme me l'a dit quelqu'un parmi vous : « J'ai du mal avec cette expression, "forme du témoignage", parce que si je pense au témoignage que je donne, je vois combien je ne suis pas à la hauteur ».

À ce sujet, l'un des aspects qui étonne le plus dans la manière dont Dieu fait les choses, l'un des aspects qui montre le plus que Dieu n'est absolument pas bloqué par notre incapacité, c'est que lorsqu'il veut montrer que c'est lui qui agit, il choisit l'incapacité la plus absolue : la stérilité. Pour dire à tous que c'est lui qui agit, il fait accoucher une femme stérile ; pensons aux personnages bibliques de Sara, Anne, Élisabeth. Aussi le témoignage n'est-il pas un problème de capacité, mais il dépend du fait que l'on découvre en soi quelque chose qu'on ne pouvait pas susciter soi-même et que, de ce fait, on rend témoignage à Celui qui a permis ce miracle en nous. Le témoignage est celui du Christ en nous ; c'est le Christ qui se rend lui-même témoignage à travers notre vie. En ce sens, il est impossible de réduire le témoignage à un bon exemple. La femme stérile, en effet, n'engendre pas un enfant parce qu'elle est meilleure : si, malgré sa stérilité, elle met au monde un enfant, c'est parce qu'un Autre agit.

Ce fait rend témoignage au Christ qui le rend possible. Il faut donc dépasser la préoccupation d'être à la hauteur, qui découle d'une réduction du témoignage à un bon exemple, qui est certes une partie du témoignage, mais pas l'élément décisif. Le témoignage est avant tout celui du Christ en moi, c'est le témoignage que le Christ nous offre, à travers le changement qu'il provoque dans nos vies et auquel je consens librement. Saint Paul l'affirme : « Mais ce trésor, nous le portons comme dans des vases d'argile ; ainsi, on voit bien que cette puissance extraordinaire appartient à Dieu et ne vient pas de nous. » (2Cor 4, 7). Ainsi, la rencontre avec le Christ est décrite par don Giussani comme la découverte d'une réalité humaine différente : tu rencontres une réalité humaine qui présente une « “différence qualitative”, [...] une différence de vie que tu perçois. [...] Combien de fois, combien d'entre nous se sont entendu dire : “Tu es différent des autres, il y a quelque chose de différent” ». Voilà, « la rencontre est la découverte d'une différence qualitative ou [...] d'une diversité : c'est “la rencontre d'une différence qui t'attire” ». C'est par une différence qui t'attire maintenant – tu es attiré par la différence que tu vois chez un autre – que le Christ se rend présent auprès des hommes. Et cette différence t'attire « dans la mesure où elle passe par le filtre de la confrontation et le travail du jugement ». On découvrira qu'une différence nous attire parce qu'elle correspond davantage au cœur, elle attire parce qu'elle est plus belle. Elle attire et « elle est plus belle parce qu'elle est plus vraie, car le beau est la splendeur du vrai », si bien qu'il ne peut être que désarmé. « C'est donc une différence plus belle parce qu'elle est plus vraie, qu'elle te correspond davantage, elle t'attire, c'est-à-dire qu'elle te correspond davantage ». Il insiste : « Elle est plus belle parce qu'elle est plus vraie, parce que le critère du vrai est le cœur ». (L. Giussani, *Ciò che abbiamo di più caro*. [Ce que nous avons de plus cher] 1988-1989, Bur, Milan 2011, p. 72).

Ce parcours n'est pas mécanique, il ne peut se faire sans nous ; tout passe à travers notre disponibilité. « Heureuse celle qui a cru à l'accomplissement des paroles qui lui furent dites de la part du Seigneur. » (Lc 1, 45). Heureuse es-tu, Marie, car tu as eu confiance en la parole de Dieu et tu l'as vérifiée. C'est pourquoi les paroles d'Élisabeth expriment la reconnaissance de ce qu'elle a vu se produire en elle lorsque Marie est apparue à ses yeux : le tressaillement de l'enfant qu'elle portait en elle, sa vibration. « Lorsque tes paroles de salutation sont parvenues à mes oreilles, l'enfant a tressailli d'allégresse en moi » (Lc 1, 44). De manière analogue, cette disponibilité à se laisser générer par un Autre montre notre appartenance. Seule une personne véritablement certaine peut accepter le défi que constitue la conscience que l'Église a atteinte avec le Concile Vatican II, à savoir qu'il n'y a pas d'autre manière de communiquer la vérité que celle qui passe à travers la liberté. L'Église, et donc le chrétien, n'a rien à imposer. « La vérité ne s'impose que par la force de la vérité elle-même » (Concile Vatican II, Déclaration sur la liberté religieuse *Dignitatis humanae*, Préambule, 1). À l'origine, c'est la plénitude de Dieu, c'est la plénitude vécue par Dieu qui crée l'espace de la liberté. Je me souviens encore combien j'ai été frappé quand j'ai su que, dans les religions mésopotamiennes, les hommes ont été créés pour libérer les dieux du poids du travail. Mais le Dieu d'Abraham, qui se révèle dans le Christ comme Trinité, vit dans la communion trinitaire une telle plénitude qu'il génère une créature libre avec laquelle il partage librement cette plénitude. Voilà pourquoi Dieu n'a pas peur de la liberté humaine ; c'est lui qui a créé l'homme libre, parce qu'il préfère être reconnu et aimé librement, par un moi libre, comme nous le rappelle Péguy : « À cette liberté [...] j'ai tout sacrifié, dit Dieu. / À ce goût que j'ai d'être aimé par des hommes libres, / Librement. » (C. Péguy, *Le mystère des saints innocents*, dans *Œuvres Poétiques complètes*, Gallimard, Paris 1994, p. 739.)

Par conséquent, notre mission n'est pas de changer directement la face du monde en résolvant les problèmes, mais de porter le Christ, qui est la semence de la solution aux problèmes.

9. La mission

Quel est alors le but du mouvement ? Générer un adulte sûr, un adulte avec une certitude suffisante pour introduire dans le monde une attitude originale face à chaque dimension de la vie humaine, personnelle et sociale. L'attitude originale est liée à la conscience de soi, à la conscience pleine de la foi, à cette conscience de la foi qu'apporte une certitude authentique : il faut cette certitude qui naît de la foi pour pouvoir être dans la réalité, pour pouvoir avoir le regard juste, sans lequel nous partirions d'un point de vue différent (par le simple fait que nous ne pouvons pas ne pas partir d'un point de vue). C'est ce qui est arrivé à Marie-Madeleine devant le tombeau vide : après tous les miracles qu'elle avait vus, elle ne pouvait pas ne pas pleurer, parce que les faits du passé ne lui donnaient pas la certitude nécessaire pour affronter la mort. On ne vit pas d'un souvenir pieux, on ne vit pas du fait que l'on a mangé et bu avec Lui, mais on vit de quelque chose qui arrive maintenant. Il faut une présence. L'appel de Jésus, « Marie ! » (cf. *Jn* 20, 11-28), qui est comme lui dire : « Ne pleure pas ! », est lié à la foi. De quelle forme de foi avons-nous donc besoin ? De quelle forme de certitude ? Quelle forme de présence du Christ faut-il dans notre vie pour que les pleurs, l'insécurité et la peur ne dominent pas dans notre attitude face à la réalité et pour que nous ne soyons pas vaincus malgré tout ce que nous avons vu ? Le christianisme est une présence présente et tout le passé, tout ce que nous avons vu, la vérité de tout ce que nous avons vu, est mise à l'épreuve, elle est examinée dans le présent, dans la manière dont nous affrontons le présent. Les pleurs de Marie-Madeleine resteront sous nos yeux à tous, parce que s'il ne reste pas présent, le passé tout entier ne suffit pas à éliminer les larmes.

En revanche, quand il est présent, il régénère nos communautés : « Au terme de vacances à la mer avec un groupe de seize familles d'amis de Varese et Fribourg (en Suisse), de façon totalement non formelle – écrivent quelques amis – le désir est né en nous de récolter une offrande libre à verser à la Fraternité. Elle vient de l'émerveillement et de la gratitude pour ces jours passés ensemble durant lesquels, notamment grâce au travail effectué ensemble sur les Exercices et sur le texte de la rencontre avec les nouveaux membres de la Fraternité, nous avons fait l'expérience d'une amitié vraie en Christ et nous avons vu comment le chemin du mouvement et l'appartenance à celui-ci dans la Fraternité apporte vraiment plus dans nos vies. »

Ce n'est que si l'on fait l'expérience de cette régénération de nos communautés que nous pouvons répondre à l'invitation que nous a adressée le pape François : « L'Église peut et doit contribuer à la renaissance d'une Europe affaiblie, mais encore dotée d'énergie et de potentialités. Son devoir coïncide avec sa mission : l'annonce de l'Évangile, qui aujourd'hui plus que jamais se traduit surtout par le fait d'aller à la rencontre des blessures de l'homme, en portant la présence forte et simple de Jésus, sa miséricorde consolante et encourageante. Dieu désire habiter parmi les hommes, mais il ne peut le faire qu'à travers des hommes et des femmes qui, comme les grands évangélistes du continent, sont touchés par lui et vivent l'Évangile, sans chercher autre chose [des personnes qui Le cherchent jour et nuit, disait don Giussani en soixante-huit]. Seule une Église riche de témoins pourra redonner l'eau pure de l'Évangile aux racines de l'Europe [et du monde ; dans un monde global, le problème est le

même]. En cela, le chemin des chrétiens vers la pleine unité est un grand signe des temps [nous pouvons le voir chez bien des amis orthodoxes et même non chrétiens], mais aussi l'exigence pressante de répondre à l'appel du Seigneur "pour que tous soient un" » (*Discours lors de la remise du Prix Charlemagne*, 6 mai 2016).

Don Giussani nous l'a témoigné : « C'est en dernier ressort par le mot "miséricorde", qui résume tout, que le monde fut conquis au christianisme » (*Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op.cit., p. 197).